
Les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale

Jacqueline Trincaz

Citer ce document / Cite this document :

Trincaz Jacqueline. Les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale. In: L'Homme, 1998, tome 38 n°147. Alliance, rites et mythes. pp. 167-189;

doi : <https://doi.org/10.3406/hom.1998.370511>

https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1998_num_38_147_370511

Fichier pdf généré le 15/05/2019

Les fondements imaginaires de la vieillesse

dans la pensée occidentale

Jacqueline Trincas

Vieillesse : sagesse ou folie ? Beauté ou laideur ? Expérience ou déchéance ? La notion est ambivalente, ne se laisse pas facilement cernée. Tout a pu être dit sur cette période de la vie, tout et son contraire...

Aujourd'hui où il importe de rester jeune le plus longtemps possible, la vieillesse n'est guère valorisée. Santé, forme, travail, dynamisme et beauté sont associés à jeunesse, dans une valorisation extrême, à l'ère de la toute-puissance de l'image, d'un corps performant et sculptural, d'un visage lisse laissant percevoir denture éclatante et chevelure flamboyante. Vieillir n'apparaît plus ainsi comme le destin humain inéluctable, mais comme une faute de goût, un manque de respect à l'égard d'autrui. Il s'agit de lutter contre le vieillissement à l'instar d'un ennemi héréditaire, de le combattre par tous les moyens que directeurs de salles sportives, firmes pharmaceutiques ou chirurgiens habiles mettent au service de celui qui n'a plus le droit – il le lui est rappelé quotidiennement par tous les médias – de « gaspiller son capital jeunesse ».

L'histoire¹ montre qu'en fonction de ses valeurs et du modèle d'homme idéal qu'elle se fixe, chaque société secrète une représentation plus ou moins positive de la vieillesse, d'ailleurs pas forcément en accord avec la place occupée par les anciens². Comme toute représentation, la vieillesse est une construction qui s'élabore, à partir d'un contexte particulier, sur le registre de l'imaginaire. Elle est faite d'images, d'opinions, d'attitudes..., intégrant toujours une composante mythique et symbolique.

1. Cf. les ouvrages de Jean-Pierre Bois, *Les vieux. De Montaigne aux premières retraites*, Paris, Fayard, 1989, *Histoire de la vieillesse*, « Que sais-je ? », 1994, de Patrice Bourdelais, *L'âge de la vieillesse*, Paris, Odile Jacob, 1993, de Jean-Pierre Gutton, *La naissance du vieillard*, Paris, Aubier, 1988, et de Georges Minois, *Histoire de la vieillesse, de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Fayard, 1987.

2. Dans son ouvrage *La vieillesse* (Paris, Gallimard, 1970 : 96), Simone de Beauvoir écrit : « C'est le sens que les hommes accordent à leur existence, c'est leur système global de valeurs qui définit le sens et la valeur de la vieillesse. »

Car la vieillesse n'existe pas comme une donnée. Certes, elle se construit sur une réalité : le vieillissement de l'individu et le fait que dans toute société existent des personnes plus âgées que d'autres ; elle intègre des éléments d'ordre biologique et démographique, ainsi que d'ordre économique et politique : le rôle dévolu aux plus vieux et la place qui leur est faite au sein de la société différeront selon le contexte et les époques. Mais l'imaginaire, fondement de toute culture, inscrit la vieillesse, comme toutes les grandes interrogations sur l'être humain, au cœur même du mythe. Sans forcément le savoir, sans même le vouloir, puisque la civilisation industrielle a pensé pouvoir se débarrasser de tout arsenal mythique, nous sommes imprégnés par les grands récits des commencements, mais aussi par l'histoire qui, telle qu'elle est utilisée pour expliquer ou justifier l'actuel, est aussi un mythe, avec ce caractère de récit dont l'intérêt réside dans la cohérence qu'on y suppose et le crédit qu'on leur accorde. La science elle-même, dès lors qu'on en tire des modes de représentation et de comportement, joue ce même rôle que les mythes qui, de tout temps, façonnent notre vision du monde, notre vision de l'homme.

Certaines cultures ont positivé la vieillesse en resituant l'être dans un processus de croissance permanent, où l'individu qui vieillit cumule qualités et expériences. Dans la pensée africaine traditionnelle par exemple, la longévité du vieillard est le signe qu'il a su vivre selon la loi du groupe, qu'il a su atteindre la sagesse avant de rejoindre les ancêtres dans la mort pour continuer à jouer un rôle social en répandant à l'infini ses bienfaits sur ses descendants. La vieillesse, dans ces sociétés où triomphe l'oralité, apparaît ainsi comme l'ultime étape d'une ascension vers la plénitude du savoir et du pouvoir.

D'autres sociétés – l'Occident contemporain en fournit l'exemple – envisagent la vie humaine en périodes où, après les phases de croissance, de maturité, d'apogée, viennent le déclin, la chute avant la fin inéluctable et irréversible. La vieillesse n'est alors ni souhaitable ni enviable, et cette représentation conduit à tenter d'inverser la courbe descendante afin de parvenir à une vie de plus en plus longue dans un état d'immuable jeunesse. Pourtant, en Occident aussi, la vieillesse a pu être louée comme la période de la sagesse et du nécessaire respect ; mais, plus souvent peut-être, elle a été conspuée comme abjecte et méprisable. Cette ambivalence se manifeste aujourd'hui dans une fusion des contraires où le vieux a du mal à se situer.

Le désir de longévité

Le désir de vivre très longtemps, de repousser le plus tard possible l'échéance de la mort, ce désir qui défie le temps, qui a suscité tant d'interrogations et mobilise aujourd'hui nombre de chercheurs, trouve une inscription dans les mythes d'origine.

Dans la pensée hébraïque, la longévité stupéfiante des premiers patriarches de la Genèse apparaît comme un signe d'élection, et la vieillesse comme un exploit réalisé avec la volonté de Dieu. Tel Mathusalem qui vécut 969 ans, les vieillards sont porteurs de l'esprit divin, choisis pour être les messagers de Dieu, les guides

de Son peuple. À l'inverse, l'absence de vieillards, témoins essentiels du passé, lien vivant entre les générations, garants de la fidélité à Dieu, signe la malédiction pour la communauté entière.

Beaucoup de civilisations inscrivent également leurs origines dans des récits où la longévité des héros primordiaux est remarquable. Nombre de mythes fondateurs du Moyen-Orient ou d'Asie relatent les hauts faits de chefs charismatiques aux vies démesurément longues, atteignant parfois plus de cinq mille ans ! Si nos pères ont pu vivre si longtemps – Adam lui-même avait 930 ans lorsqu'il mourut –, n'y a-t-il pas là promesse que la vie pourrait être infiniment allongée si l'on retrouvait le secret de cette longévité disparue ?

Pour certains, c'est l'éloignement de Dieu qui a conduit à ce raccourcissement de la vie humaine. Moïse mourut à cent vingt ans, sans avoir pu atteindre la terre promise, non pas parce qu'il était trop vieux puisqu'il est écrit : « sa vue n'avait pas baissé, sa vitalité ne l'avait pas quitté » (Deutéronome 34, 7), mais bien plutôt parce qu'il aurait douté de Dieu. N'est-ce pas dans la foi que se trouverait la réponse ? Dans le retour vers Dieu ?

Des scientifiques, de leur côté, ont tenté d'apporter des explications rationnelles au mythe, sans en remettre en question la vérité. Un naturaliste comme Buffon s'interroge ainsi : « Si l'on se demande pourquoi la vie des premiers hommes était plus longue, et pourquoi ils vivaient 900, 930, et jusqu'à 969 ans, nous pourrions peut-être en donner la raison en disant que les productions de la terre dont ils faisaient leur nourriture étaient alors d'une nature différente de ce qu'elles sont aujourd'hui. »³ Selon lui, la durée de la vie aurait diminué peu à peu, à mesure que la surface du globe terrestre prenait de la solidité par l'action continue de la pesanteur. Face à ce déterminisme peu prometteur de retrouver le secret de la longévité, on tente des explications plus pragmatiques. Même Buffon, en évoquant des vieillards plus que centenaires, attribue leur longévité à la qualité de l'air, à l'altitude.

Depuis Hippocrate, on s'interroge sur la possibilité et la manière de prolonger la vie. Hippocrate lui-même conseille régime alimentaire et exercices physiques ; et envisageant le processus du vieillissement comme une perte de chaleur et d'humidité, il recommande les bains chauds et les boissons alcoolisées. Cicéron, quelques siècles plus tard, propose déjà de combattre la vieillesse : « Il faut lutter contre la vieillesse tout comme on doit lutter contre la maladie, prendre de l'exercice avec modération, régler sa nourriture et sa boisson de façon à restaurer ses forces non à les ruiner. »⁴

Au Moyen Âge, on envisage de retrouver la longévité perdue des patriarches par la prévention. Au XIII^e siècle, le franciscain Roger Bacon écrit dans un de ses nombreux traités⁵ : « La possibilité de prolonger la vie est confirmée par le fait

3. Buffon, *Histoire naturelle* (1749), Paris, Maspero, 1971, cité in J.-P. Bois, *Les vieux. De Montaigne aux premières retraites*, op. cit. : 138.

4. Cicéron, *De Senectute*, XI.

5. Roger Bacon, *De la merveilleuse puissance de l'art et de la nature*, cité in G. Minois, *Histoire de la vieillesse, de l'Antiquité à la Renaissance*, op. cit. : 246.

que l'homme est naturellement immortel, c'est-à-dire capable de ne pas mourir ; même après qu'il eut péché, il pouvait encore vivre près de mille ans, et ensuite sa longévité fut abrégée peu à peu. C'est donc que cette diminution est accidentelle ; donc il doit être possible d'y remédier totalement ou en partie. Mais si nous recherchons la cause accidentelle de cette corruption, nous constatons qu'elle n'est due ni au ciel ni au néant, mais à un mauvais régime de vie... Le remède contre la corruptibilité de l'homme est de suivre un régime de vie sain depuis sa jeunesse, ce qui consiste en ces termes : viande et boisson, sommeil et veille, mouvement et repos, élimination et assimilation, air, passions de l'esprit. Car si un homme suit ce régime, il vivra aussi longtemps que le permet la nature qu'il a reçue de ses parents... » Ailleurs, il affirme qu'à quarante ans, « la beauté de l'homme est à son sommet », mais on peut retarder le déclin par une vie soigneusement réglée d'où les soucis doivent être au maximum bannis : la gaieté, tout comme le régime alimentaire ou les bains de mer, peuvent permettre de retarder la venue de la vieillesse.

La prévention du vieillissement, dont l'objectif est d'allonger la vie le plus possible tout en maintenant le corps en forme, s'inscrit officiellement au *Dictionnaire universel de médecine* (1747) avec le terme « gérocomie » défini comme « partie de la médecine qui prescrit un régime aux vieillards ». Au XVIII^e siècle, le centenaire exerce une réelle fascination. La magie du nombre cent opère, et on ne se lasse pas d'interroger ces vieillards peu nombreux mais à la longévité surprenante pour tenter de déceler leur secret de longue vie : dans la consommation ou dans l'ignorance de certains aliments ou de certaines boissons, dans le sport ou dans le repos du corps, dans l'activité ou dans l'oisiveté... Les interrogations trouvent de multiples réponses souvent contradictoires, mais toutes tendent à lancer un défi à la mort, à la reporter à une échéance si lointaine qu'elle en devienne acceptable. La possibilité, pour certains vieillards aujourd'hui, de dépasser de plusieurs décennies ce cap symbolique des cent ans, ravive la puissance du mythe, sa prégnance manifestée dans des expressions toujours vivaces telles « vieux comme Mathusalem », et fait renaître l'espoir d'une vie sans limite, accrédité par de multiples et récentes découvertes scientifiques. Le magazine *Eurêka, Au cœur de la science* ne titrait-il pas son numéro de février 1997 : « Un pas vers l'immortalité » avec en sous-titre : « La génétique a créé un champignon immortel. À quand l'homme ? »

Ainsi, mieux que la longévité, n'est-ce pas l'immortalité, elle-même inscrite au cœur du mythe, qu'il faudrait reconquérir ?

Aux origines de la vieillesse : la malédiction

Les mythes grecs, qui, comme le récit biblique, ont abreuvé l'imaginaire de la pensée occidentale et continuent très largement à façonner notre inconscient, n'ont pas manifesté beaucoup d'amour pour la vieillesse. C'est dans la malédiction qu'elle puise ses origines. Lorsque Zeus envoie Pandore sur terre afin de punir les hommes de leur orgueil à vouloir égaler les dieux, celle-ci vient semer

« les maladies cruelles que la vieillesse apporte aux hommes ». Depuis ce moment « par l'affliction, les hommes vieillissent plus vite ».

Et lors des grands affrontements qui sont narrés dans les récits mythologiques, ce sont les jeunes qui sortent définitivement vainqueurs du combat contre les pères : Cronos émascule Ouranos, Zeus à son tour chasse Cronos, et les Olympiens en viennent à régner dans l'éternelle force de l'âge. L'épopée homérique exalte la jeunesse au travers du héros, vaillant et couvert de gloire. Celui qui meurt jeune est aimé des dieux. La jeunesse éternelle serait bien le bonheur suprême. C'est le cadeau merveilleux que fait Zeus à une de ses aimées, Ganymède, fille d'un roi de Troie.

Comme dans les mythes grecs, la vieillesse apparaît, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, tel un châtiment divin. Avec la souffrance et la mort, elle est la conséquence cruelle du péché originel qui marque l'humaine condition. Un des hymnes chantés par les fidèles le proclamait au IV^e siècle :

Adam au paradis était éternellement jeune et beau,
Mais son mépris de l'ordre en fit un vieillard.⁶

L'âge d'or qui précède le châtiment est un monde sans souffrance, sans vieillesse. L'éternité exclut le vieillissement.

Cette image du paradis terrestre inscrite dans le mythe primordial où l'homme égalait Dieu hors de toute temporalité, où maladie, vieillesse et mort n'étaient pas même concevables, n'est sans doute pas étrangère à la création de tous les mythes de rajeunissement ou d'abolition du temps. La chute d'Adam et Ève conduit irrévocablement à la nostalgie des origines. C'est ainsi, dans une quête sans merci du paradis et de l'éternité perdus, que l'homme va tenter d'assurer une maîtrise sur le temps, de résister à l'irréversible. Plusieurs voies s'offrent à lui : stopper le devenir en suspendant le temps dans un éternel présent ou inverser ce devenir par un retour à l'état de jeunesse. Tout est mis en œuvre contre l'inéluctable destin.

Les mythes de jouvence

Dans l'imaginaire, le rajeunissement, c'est la cure miraculeuse, la fontaine de jouvence, le lac où l'on se plonge pour retrouver dans l'instant sa jeunesse, non pas le processus graduel inversé du vieillissement. Comme le souligne Jankélévitch, si « le rajeunissement est plutôt de l'ordre du "refaire" que du "défaire" »⁷, il n'est pas besoin de traverser à l'envers tous les degrés de la sénescence. Un instant suffit à défaire l'œuvre des années, un instant pour retrouver son « visage de référence »⁸, celui de ses vingt ans : rajeunissement éclair, et non pas rafistolage de la vieille carcasse indéfiniment prolongée. Alors que le vieillissement apparaît comme « une très amère et très graduelle progression » dont on ne prend conscience « que par intermittence », le rajeunissement annihilant les

6. Éphrem de Nisibe, *Hymnes sur le paradis*, trad. R. Lavenant, Paris, Le Cerf, 1968, cité in G. Minois, *Histoire de la vieillesse, de l'Antiquité à la Renaissance*, op. cit. : 175.

7. V. Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion, 1974 : 64.

8. D. Lebreton, *Des visages*, Paris, Métailié, 1992.

années « n'est pas un processus naturel et temporel mais une mutation surnaturelle »⁹. Le mythe de Faust tient du prodige, il nécessite l'intervention de puissances extérieures pour ce retour instantané à la jeunesse. Les nouveaux thaumaturges du rajeunissement, par la grâce du bistouri, se situent dans cette dynamique de l'instant. Le lifting ne rénove pas la vieille peau ride après ride, mais les efface toutes à la fois, faisant du passé un présent, de la forme ancienne, une forme toute neuve. « Ce qui s'est fait en quatre-vingts ans peut se défaire en un après-midi... »¹⁰

Pourtant le revenir n'est toujours qu'un devenir à peine retardé. Si Faust retrouve sa jeunesse pour une seconde vie, il n'obtient pas pour autant la jeunesse éternelle ; au contraire, après la mort, il devra s'acquitter de sa dette en une éternité de souffrances. Faute de renverser le cours du temps, peut-être est-il préférable de l'arrêter, si possible à l'âge de la jeunesse. C'est une des questions posées dans *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde. La réponse est claire : comme Faust, Dorian Gray doit, lui aussi, offrir son âme pour conserver l'apparence de la jeunesse en abandonnant à son portrait les marques de son vieillissement. Il n'échappera pas, lui non plus, à la mort. La jeunesse sans l'éternité est vite épuisée, la mort demeurant toujours l'éternelle victorieuse.

L'immortalité

Même si le christianisme porte en lui la promesse de la vie éternelle et de la résurrection des corps, il n'abolit pas pour autant la mort physique. Pour échapper à celle-ci et puisque l'homme ne peut à la fois retrouver et conserver l'état de jeunesse, le moindre mal pour lui serait d'arrêter le temps, même au stade de la vieillesse. Jankélévitch¹¹ envisage cet éternel présent à défaut de l'éternelle jeunesse : « Une vie de vieillard éternel vaut mieux que la mort. » Il s'agirait de se résigner à perdre sa jeunesse mais en gardant l'être... par l'immortalité. La stabilisation de la sénilité serait bien une sorte de solution, mais « une solution de misère » affirme Jankélévitch. Cette « absurde immobilisation » par une résistance inébranlable du vieillard dans un âge éternel apparaît comme un non-sens puisque, par définition, l'âge est ce qui change chaque année. Il faudrait que le vieillard cessant de vieillir, « oubliât l'inoubliable vérité de sa naissance, qu'il s'empêchât lui-même de prendre conscience des années successives, qu'il ne pût compter ces années, ni en parler, ni même y penser, ni laisser son entourage y penser ou en parler... » Devenant « semblable au Caïn de Victor Hugo qui, fuyant de par le monde, se barricade dans la solitude des cavernes et dans les profondes entrailles de la terre sans pouvoir esquiver le regard de Dieu ni la voix de la conscience », le vieillard se barricaderait « en vain dans ses éternels quatre-vingts ans » : la vérité du temps filtrerait à travers toutes les barrières ; le vieillard aurait beau se boucher les oreilles, le secret métaphysique de l'irréversible se glisserait encore jusqu'à lui et traverserait « les parois les plus imperméables ».

9. V. Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, op. cit. : 63-64.

10. *Ibid.* : 64.

11. *Ibid.* : 100-105.

La seule solution serait l'éternité, « non pas l'éternisation d'un être temporel devenu éternel et capable de regretter sa vie temporelle et son passé pré-éternel, mais l'éternité pure et simple... l'éternité de celui qui, par définition même (n'est-ce pas un pléonasme ?) a toujours été éternel ». L'éternité est donc le propre de Dieu. Un mythe grec le rappelle : on ne peut être homme et éternel. Le mortel Tithon, qui, sur les prières de son épouse la déesse Aurore, avait reçu de Zeus l'immortalité, n'avait pas, pour autant, obtenu le privilège de cesser de vieillir. Il devint si mal en point et si peu satisfait de son sort qu'il fut décidé de le changer en cigale. Il apparaît ainsi inutile de vivre longtemps en ayant subi ou en subissant toujours les méfaits du vieillissement. L'objectif est bien plutôt de pérenniser la vie, de reculer toujours plus loin l'échéance de la mort, tout en restant jeune ou du moins tout en conservant les attributs de la jeunesse. La science se mobilise sur ce mot d'ordre.

Le défi au temps

« Ô temps suspends ton vol ! » Supplique de l'homme occidental tentant de résister à l'irréversible dont la réponse sera de s'acharner à prolonger la vie et à enrayer le processus de vieillissement. Car, au cours des siècles, médecins et naturalistes, en s'interrogeant sur le vieillissement et ses causes, ont toujours envisagé la vieillesse comme une dégradation à travers les multiples pertes que subit le corps : perte des sens, perte de chaleur, perte d'humidité, perte des forces... Si Hippocrate, dès le IV^e siècle av. J.-C., amène à concevoir la vieillesse comme un phénomène naturel et irréversible, cela ne va pas empêcher l'homme occidental d'engager une lutte acharnée contre ce processus inacceptable, récusé.

Au Moyen Âge, les élixirs de longue vie et de jouvence, tout comme la pierre philosophale, font l'objet de multiples recherches alchimiques. Les recettes s'appuient sur de puissants symboles de vie : le sang, à boire – celui d'un enfant de préférence – ou à utiliser en bain, le lait – à têter au sein d'une femme. Est venue s'ajouter quelques siècles plus tard l'injection de « liquides organiques » obtenus à partir de glandes génitales animales, de coq, de chien ou de singe, censés permettre de retrouver une vigueur perdue. Inoculer, transfuser le sang d'hommes jeunes et vigoureux, ou au contraire pratiquer les saignées pour évacuer le mauvais sang, tout va être envisagé. Au XVI^e siècle, Francis Bacon, pour qui l'usure du corps viendrait de l'usure de l'esprit qui gouverne ce corps, n'hésite pas à affirmer dans un de ses nombreux traités scientifiques : « L'esprit de jeunesse inoculé dans un corps vieux pourrait bientôt inverser le cours de la nature. » Depuis la découverte du Nouveau Monde, on n'a guère cessé de tester des plantes exotiques, épices diverses, safran, gingembre en de curieux mélanges destinés à perdurer la vie et à redonner le tonus de la jeunesse.

Le XIX^e siècle, confronté au malthusianisme, contribuera à faire du vieillard un objet d'étude médicale passionnant, et, dans l'effervescence des recherches sur les pathologies de la vieillesse, fera renaître le rêve de plus en plus vivace du mythe de jouvence. Voir des vieillards toujours plus nombreux, toujours plus âgés, suscite de nouvelles interrogations sur la longévité « avec la confiance

crédule de la victoire de la science sur la nature ».¹² Les traités sur l'art de conserver la santé se multiplient.

De nos jours, l'espoir en la science est sans limite. Jamais le pourcentage des vieux n'a été si important, jamais, depuis les patriarches de la Bible, autant de centenaires dans le paysage social ! Comme dans *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, le progrès scientifique et technique – ne serait-ce pas là le dernier mythe de la pensée occidentale ? – devrait conduire à vivre dans un corps immuablement jeune, le plus longtemps possible.

Pourtant la représentation dominante du vieillissement est, plus que jamais, celle d'un « processus de dégénérescence », au cours duquel « la faculté de division des cellules s'épuise peu à peu », phénomène somme toute peu réjouissant, que nous énoncent les gériatres à grands coups de graphiques : « L'homme grandit pendant 20 ans puis ne fait que vieillir le reste du temps. »¹³ Mais une autre image plus rassurante vient tempérer cette représentation négative : jamais on n'était resté jeune aussi longtemps ! Cette jeunesse, à laquelle chacun semble devoir aspirer, est à la fois la beauté et la santé, celles des vingt ans. La beauté serait, semble-t-il, du ressort des fabricants de cosmétiques, la santé du côté du médical. Pas si simple puisque certains médecins expliquent que la santé ne consiste pas seulement dans le fait de se sentir en forme mais plutôt bien dans sa peau, d'avoir le plaisir de plaire aux autres : le médical peut donc se mettre au service de la beauté. Quant aux marchands de beauté, revêtus de la blouse blanche du corps médical, ils proposeront non seulement onguents et bains de plantes mis au point « tout à fait scientifiquement », mais encore cure de « sérums naturels » ou injections de « substances chimiques » diverses comme la célèbre procaine du Dr Aslan, faisant accourir à Bucarest nombre de clients fortunés désireux, selon les propos du Dr Aslan elle-même, de « paraître plus jeunes » que leur âge. Beauté et santé sont désormais inséparables comme le magazine du même nom. Il s'agit bien sûr d'une beauté normée, celle des mannequins de haute couture, et la nécessité de rester mince sera aussi le mot d'ordre à la fois des lobbies de la mode et des médecins.

La pensée symbolique est toute-puissante dans cette quête incessante d'une jeunesse à préserver ou à reconquérir. À nouveau, les images prégnantes du commencement de la vie apparaissent dans ces préparations à base de liquide amniotique, d'embryons animaux – veau, cheval ou mouton noir... –, de cotilédon placentaire, de cellules fraîches, de cellules vivantes, de sérums porteurs d'anticorps, de cellules de foie, moelle, testicules ou d'hypophyse. On parle également de méthodes de conservation par congélation, de biogenèse hibernée, d'oxygénation, de bains galvaniques, de massages à ultra-sons, autant de techniques s'affichant résolument modernes, scientifiques, capables de générer, chez le consommateur, une confiance sans retenue.

La manière dont on va utiliser le produit, joue, elle aussi sur l'efficacité symbolique. Dans un reportage sur des fabriques de cosmétiques en Suisse¹⁴, il est dit :

12. J.-P. Bois, *Les vieux. De Montaigne aux premières retraites*, op.cit. : 320.

13. Cf. le film d'Yvan Dalain, *Destination vieillesse*, SSR, 1985.

14. *Ibid.*

« Pour conserver la jeunesse, il faut la mettre au frais. » Des sticks froids de sérums sont appliqués sur le visage et vont, explique un responsable d'un laboratoire de Lausanne, « pénétrer les tissus à cause de la hyaluronidase, que l'on trouve sur la tête des spermatozoïdes, et qui permet la pénétration ». Au Centre Transvital de la même ville, on injecte dans les rides du sérum de cheval porteur d'anticorps, préalablement congelé ou lyophilisé, à des fins de rajeunissement facial. Ce qui est injecté en fait, précise un responsable, c'est « un message au tissu, un message à se régénérer, un message à se rééquilibrer », message envoyé par « des anticorps tissulaires très dilués et de l'ARN qui est un constituant cellulaire ». Dans cette quête de la jeunesse se trouvent conjuguées pensée scientifique et pensée mythique que Lévy-Bruhl avait cru pouvoir dissocier lorsqu'il affirmait¹⁵ : « Je dirais que, dans les représentations collectives de la mentalité primitive, les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d'une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes. D'une façon non moins incompréhensible, ils émettent et ils reçoivent des forces, des vertus, des qualités, des actions mystiques qui se font sentir hors d'eux sans cesser d'être où elles sont. » Il ajoutait que cette « action mystique » d'un objet ou d'un être à un autre s'exerçait par contact, transfert, sympathie, action à distance, etc., ce qu'il appelait « loi de participation ». Tel biochimiste d'une célèbre clinique de Montreux ne mêle-t-il pas science et mythe lorsqu'il explique : « Nous ne sommes qu'à mi-chemin de nos recherches mais ce que nous voulons montrer et prouver, c'est que ces cellules fraîches » – prélevées sur des fœtus de moutons noirs directement extraits par césariennes des brebis portantes – « régénèrent les cellules vieilles ou endommagées. » En attendant, on mise sur l'efficacité du contact ou du transfert.

Quant aux découvertes récentes des chercheurs scientifiques, elles sont médiatisées bien avant même de savoir si elles pourront être commercialisées. On parle de « pilule miracle », de « nouvelle fontaine de jouvence », qui focalisent tous les espoirs de faire disparaître à tout jamais la vieillesse, plus que jamais redoutée.

Ambivalence des images et symboles : beauté ou laideur, sagesse ou folie

Au cours de l'histoire, les images, les métaphores, les symboles employés pour parler de la vieillesse ont été les plus divers, les plus opposés, les plus extrêmes. Cette période de la vie a suscité beaucoup de passion et excité l'imagination. L'ambivalence renvoie à la métamorphose du corps qui peut être magnifié ou avili, et aux qualités ou défauts qui sont censés accompagner cet âge.

Le corps vieux

Le corps vieux est particulièrement déprécié dans des sociétés ayant le culte de la beauté physique. Cela apparaît très nettement dans la Grèce antique, sous la Renaissance tout comme en cette fin de XX^e siècle.

15. L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan, 1910.

Quand la beauté est l'apanage de la jeunesse, la vieillesse est *laideur, souffrance, perte, décrépitude, affaissement, sécheresse, saleté, déchéance*... La littérature, riche de métaphores et de qualificatifs choisis parmi les plus négatifs, reflète les sentiments de crainte et de rejet que la vieillesse inspire : « L'âge triste et qui tue, la vieillesse, a ma haine », écrit Euripide dans *Héraclès* et Sophocle dans *Œdipe à Colone* parle de la « vieillesse odieuse [...] qui rassemble en elle tous les maux ».

La Renaissance, renouant avec la culture grecque, éprouve ce même dégoût pour le corps vieux. Des poètes comme Ronsard ou Du Bellay maudissent la vieillesse, *répugnante et honteuse*. La *bouche édentée*, les *yeux chassieux*, le *nez morveux*, le *teint jaune*, le *dos courbé*, le corps *sec et étique*, font du vieux *toussoteux, crachoteux et radoteux*, une *carcasse déterrée*, une *charogne sans couleur*... « Meilleure la mort que la vie » est-il écrit dans un ouvrage de 1538, mettant en scène une vieille femme entourée de deux squelettes¹⁶. N'est-ce pas ce qu'affirme Simone de Beauvoir appelée à s'exprimer dans le film *Promenade au pays de la vieillesse* réalisé par Marianne Ahrne en 1975 : « En un certain sens j'ai plus de dégoût pour la vieillesse que je n'ai horreur de l'idée de mourir. »

Cette deuxième moitié du XX^e siècle, qui voit se multiplier les recettes pour rester le plus longtemps jeune et beau, ne semble guère plus favorable au corps vieux qu'à la Renaissance. Dans une époque où l'image envahit le quotidien et permet de percevoir, dans un même regard, une personne à deux moments bien distincts de sa vie, la comparaison dans les changements survenus est immédiate et se fait au détriment du corps vieilli. La beauté est toujours du côté de la jeunesse, à préserver coûte que coûte... Le corps vieilli n'est pas seulement laid, c'est aussi un corps déchu qui rend la vieillesse « abjecte »¹⁷ parce que, telle une machine usée qui ne « répond » plus, il impose à l'homme des limites ignorées dans sa jeunesse. Dans *Promenade au pays de la vieillesse*, un médecin gériatologue s'exprime ainsi : « La vieillesse, c'est l'antichambre du cimetière, c'est la période de notre vie où nous réalisons les plus mauvaises performances sur le plan physique comme sur le plan intellectuel, où l'on a complètement perdu toute possibilité de s'adapter à des situations nouvelles. »

La naissance de la gériatrie au tout début du siècle a largement contribué à recentrer la vieillesse sur le corps et ses métamorphoses, introduisant, à travers cette médicalisation qui tend à faire du vieux un malade, la notion de dépendance. Celle-ci a généré des images de déchéance, « un légume, une loque » dont nul ne voudrait être qualifié parce qu'elles sont conceptuellement porteuses d'humiliation. « Au fond, c'est la vieillesse plutôt que la mort qu'il faudrait opposer à la vie » poursuit Simone de Beauvoir. « Parce que, de la mort on a pu dire qu'elle changeait la vie en destin, elle ne porte pas atteinte à ce qui a été une vie ; tandis que la vieillesse, c'est vraiment une espèce de destruction et de dérision même de la vie. » Et Montherlant, peu avant son suicide, écrit : « Je ne veux pas être un légume... Je me tue. » La mort est préférable à cette dégradante image de soi.

16. Cité in J.-P. Bois, *Les vieux. De Montaigne aux premières retraites*, op. cit. : 341-342.

17. Le terme est souvent utilisé. Françoise Giroud l'emploie notamment dans *Leçons particulières*, Paris, Fayard, 1990 : « Vieillir est abject » écrit-elle (p. 18).

Dans des périodes de plus grande spiritualité, où la beauté est recherchée par delà le sensible, le corps vieilli n'est pas, en soi, un objet de dégoût. Au Moyen Âge, l'idéal esthétique plus abstrait conduit à faire du vieillard un double symbole : celui de la sagesse manifestée par la blancheur des cheveux et de la barbe, à l'image de Dieu en majesté au cœur des cathédrales – qu'on retrouvera dans des portraits de vieillards idéalisés, graves et dignes, notamment dans la peinture du XVII^e siècle –, et celui du péché marqué par l'altération physique et la peau flétrie... Apparaît ainsi une fusion des contraires à travers ces images : le vieillard pourra symboliser le bien ou le mal, la vertu ou le vice, le sage ou le fou, Dieu ou Diable, que l'on retrouvera manifesté par la vieille sorcière.

Ce double symbolisme, cette ambiguïté seront plus ou moins présents, plus ou moins marqués à toutes les époques. Devenant elle-même métaphore, la vieillesse pourra figurer des qualités tout aussi bien que des défauts. L'avarice, comme la médecine ou l'oraison, seront peintes sous les traits d'une vieille femme, tandis que le scandale comme le conseil seront représentés par un vieillard.

Qualités et défauts

Être vieux, est-ce être sage ? Cette question se trouve déjà dans l'Ancien Testament. Si les Patriarches sont bien les élus de Dieu, les guides marqués au sceau de la sagesse, au fil du récit biblique, entre mythe et histoire, cette représentation se transforme. La diminution de la durée de vie, telle que, peu à peu, elle se manifeste, la perte du pouvoir politique et judiciaire des Anciens dans une société devenant plus complexe marquent une désacralisation du vieillard. La vieillesse ne revêt plus le même sens. Elle n'est plus une bénédiction divine, elle n'est plus synonyme de sagesse comme il apparaît dans le livre de Job : « Être un ancien ne rend pas sage, et les vieillards ne discernent pas le droit » (Job 32, 1-9). Une longue vie n'est plus une bénédiction divine puisque les méchants vivent aussi longtemps que les bons de même qu'un jeune peut être sage tout comme un vieux peut être sot. La vieillesse devient ainsi davantage le reflet de l'humaine condition. Le vieux Job, dans sa misère, en vient à regretter sa jeunesse : « Je suis la risée des gens qui sont plus jeunes que moi » (Job 29-30. Et l'influence de la pensée hellénique se fait déjà ressentir dans l'Ecclésiaste, où la vieillesse est envisagée comme le résultat d'une longue tragédie, dont la mesure est individuelle, marquée par la peur de la mort : « Si l'homme vit de longues années, qu'il profite de toutes ; et qu'il se rappelle que les jours sombres seront nombreux ; tout ce qui vient est vanité » (Siracide 11, 7)

Pourtant, la représentation d'une vieillesse-sagesse réapparaîtra épisodiquement au cours de l'histoire, où alternent les périodes dominées par les plus âgés et celles où le pouvoir est aux mains des plus jeunes.

Lorsque le droit repose sur l'oral ou la coutume et valorise la connaissance, l'expérience, on a tendance à idéaliser davantage les vieillards, à en faire des modèles de vertu. Détenteurs du savoir et du pouvoir dans des systèmes de type gérontocratique, ils seront présentés, comme sur les chapiteaux du Palais des Doges à Venise, en hommes de loi, de science et d'études. Certaines périodes

seront ainsi plus favorables à la vieillesse. Des conseils d'Anciens seront mis en place au Moyen Âge, les philosophes des Lumières reconnaîtront de la noblesse, de la vertu chez le vieillard, certains écrivains, comme La Fontaine, s'inclineront devant son expérience, Victor Hugo exaltera la vieillesse... Mais cette image idéalisée ne sera jamais totalement dominante, toujours susceptible d'être remise en question par d'autres beaucoup moins positives.

La représentation très négative qui s'impose en littérature à la Renaissance n'est pas seulement celle d'un corps amoindri et répugnant, celle d'un vieux fou, gâteux et retombant dans l'enfance, mais aussi celle du vieil égoïste, détestable et insupportable pour les jeunes gens. Elle perdurera aux XVII^e et XVIII^e siècles avec l'image des barbons teigneux que l'on retrouve chez Molière ou Beaumarchais.

Les critiques à l'égard des vieux ne sont donc pas seulement d'ordre esthétique et ne renvoient pas uniquement à la métamorphose du corps ; elles s'étendent au domaine moral et peuvent se faire violentes : laideur et corruption tout à la fois qualifient la vieillesse qui est dénoncée à coups de maximes, portraits, épi-grammes. « Les défauts de l'âge augmentent en vieillissant comme ceux du visage » écrit La Rochefoucault, pour qui le vieux est à l'opposé même du sage.

On le voit, la vieillesse ne peut être enfermée dans aucune définition satisfaisante. Idéalisée par les uns ou conspuée par les autres parfois sur une même période historique, elle est faite d'images multiformes et cette ambivalence constitue l'héritage ambigu de la pensée occidentale. Car en cette fin de XX^e siècle, l'image de la sagesse est encore présente ; elle est même politiquement reconnue et exploitée notamment par la création de conseils d'Anciens ou conseils de sages qui se développent au niveau des communes ou des quartiers. Mais elle coexiste aussi très largement avec l'image du vieux dégoûtant ou du vieil égoïste, du radoteur, désagréable pour son entourage.

Entre vieux et vieilles

Défauts et faiblesse des vieux, laideur et corruption des vieilles

Le Dictionnaire Richelet (1680) donne une définition distincte du vieux et de la vieille : « On appelle vieillard un homme depuis quarante jusqu'à soixante-dix ans. Les vieillards sont d'ordinaire soupçonneux, jaloux, avares, chagrins, causeurs, se plaignent toujours, les vieillards ne sont pas capables d'amitié. » « On appelle une femme vieille depuis quarante jusqu'à soixante-dix ans. Les vieilles sont fort dégoûtantes. Vieille décrépète, vieille ratatinée, vieille roupieuse. » À travers ces deux définitions, émanation des représentations de l'époque, on voit que le vieil homme est caractérisé par son aspect moral, tandis que l'accent est mis sur le physique de la vieille femme. Depuis l'Antiquité, la laideur des vieilles est plus violemment décriée que celle des vieux. Quand le corps féminin est érotisé, esthétisé, objet de séduction et de désir, il devient répugnant, objet de dégoût dans la vieillesse. Les attributs sexuels de la femme sont alors envisagés avec horreur.

L'épicurien Horace, pour qui les vieux sont avares, timorés et radoteurs, manifeste de l'effroi à l'égard des vieilles : « Peux-tu bien, vieille pourriture centenaire,

me demander de perdre avec toi ma vigueur, quand tu as des dents noires, que ta vieille figure est toute sillonnée de rides, et qu'entre tes fesses desséchées bâille une affreuse ouverture comme celle d'une vache qui a mal digéré ? Mais tu crois peut-être m'exciter par ta poitrine, tes seins tombants comme les mamelles d'une jument, ton ventre flasque, tes cuisses grêles terminées par une jambe gonflée ? » (Épodes VIII).

Cette férocité contre les vieilles se retrouve à la Renaissance. On peut ainsi lire sous la plume d'Érasme, dans l'*Éloge de la folie* : «...il est encore plus comique de regarder les vieilles femmes [...] qui ressemblent à des cadavres sortis d'entre les morts [...] toujours en chaleur, désirant un mâle [...] et séduisant un jeune Phaon qu'elles ont acheté très cher. Elles passent leur temps à se maquiller, à s'épiler les poils du pubis, à exposer leurs seins tombants et ridés, à essayer d'éveiller le désir défaillant de leur voix tremblotante et plaintive, à boire et à danser avec les jeunes filles et à gribouiller des petites lettres d'amour. Tout cela ne peut que faire rire car c'est de la folie complète. » Cet acharnement contre la vieille, ce « sac d'os à l'haleine fétide », se poursuit au XVII^e siècle chez certains auteurs comme Théophile de Viau, et deux siècles plus tard, dans la peinture de Goya, se dévoile la même répulsion pour des vieilles grotesques, hideuses et fardées.

Outre sa laideur et ses mauvaises odeurs, la vieille femme possède des pouvoirs maléfiques. Cette assimilation aux forces démoniaques est l'un des traits caractéristiques du Moyen Âge. Dans les représentations picturales de la Passion, on peut souvent voir le personnage d'une vieille qui guide les soldats au mont des Oliviers et forge les clous de la crucifixion. La vieille est devenue sorcière. D'ailleurs parmi les accusations et jugements pour sorcellerie, on compte plus de vieilles que de jeunes, et ce sont bien souvent les premières à s'être trouvées expulsées des villes assiégées. Cette image de la vieille, incarnation du mal, se perpétue au cours des siècles suivants. Le tableau *Les tentations de saint Antoine* de Quentin Metsys à la Renaissance laisse apparaître derrière de jeunes femmes séduisantes « une sorcière édentée, ridée, hideuse, décolletée jusqu'aux mamelons pour faire voir à tous ses chairs flasques »¹⁸ et tenter encore de séduire. Corruption physique et morale se rejoignent : au XVII^e siècle, on met en scène de vieilles prostituées décaties, de vieilles maquereilles usées, des entremetteuses douteuses. Pour le vieux, l'accent est porté bien davantage sur des défauts qui le rendent odieux aux plus jeunes, ou sur la faiblesse qui incite à la compassion, telle l'impuissance de Don Diègue à manier encore l'épée et qui se lamente sur son malheur : « Ô vieillesse ennemie... »

Chez la vieille femme, la laideur et la corruption sont particulièrement exacerbées lorsqu'elle est seule et abandonnée, objet de mépris et de dérision. Quand elle n'est plus perçue dans son rôle traditionnel de fille, épouse ou mère, la femme se retrouve sans défense, insultée, exploitée. Au XIV^e siècle, un conte de Chaucer, *Le moine*, montre comment un groupe de mauvais plaisants s'attaque à une veuve : « Vieux débris, ruine délabrée... Sors de là vieille ivrogne, je parie que tu

18. G. Minois, *Histoire de la vieillesse, de l'Antiquité à la Renaissance*, op. cit. : 346.

as encore un moine ou un prêtre chez toi. » Socialement improductrice, puisqu'elle ne suscite plus le plaisir, qu'elle n'engendre plus et qu'elle n'a plus à prendre soin de sa famille, la femme âgée est appréhendée comme inutile, porteuse du double stigmate, celui de l'âge et celui du sexe. Au XX^e siècle, Simone de Beauvoir peut encore écrire : « Être femme et vieille, cela fait beaucoup dans une société comme la nôtre ! »¹⁹

La réhabilitation de la femme âgée, depuis la fin du XVIII^e siècle, passe essentiellement par son rôle de grand-mère ; l'image est celle d'une vieille ridée aux cheveux blancs tirés en chignon, portant lunettes et canne, au corps asexué, contant affectueusement à ses petits-enfants des histoires de vieilles sorcières laides et malfaisantes et de vieux rois à barbe blanche, remplis de bonté et de sagesse... C'est ainsi que les tout jeunes enfants la peignent encore aujourd'hui.

La sexualité des vieux

Une représentation largement répandue à toutes les époques est que la vieillesse délivre des passions et des désirs de la chair. Dès les écrits de la Genèse, la vieillesse apparaît comme le temps dont la sexualité est exclue, le temps où la jouissance n'est même plus concevable. C'est ce que manifeste Sara lorsque Dieu annonce à Abraham qu'elle sera mère (Genèse, 18, 11-12) : « Abraham et Sara étaient vieux, avancés en âge, et Sara avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes. Donc Sara rit en elle-même, se disant : "Maintenant que je suis usée, je connaîtrais le plaisir ! Et mon mari qui est un vieillard". » Plus tard, le roi David, « vieillard avancé en âge » connaît l'impuissance dans les bras d'une jeune vierge « extrêmement belle ; elle soigna le roi et le servit mais il ne la connut pas » (1Rois, 1, 1-4).

Pour les Grecs, si le vieillard a passé l'âge de l'amour physique, constate Georges Minois, c'est « essentiellement parce que sa laideur rend toute idée d'accouplement révoltante ; la vieillesse est aux antipodes de l'érotisme, et la simple pensée qu'un vieux puisse encore désirer suffit à le rendre répugnant [...] beauté, jeunesse et amour sont indissociables ». ²⁰ La littérature romaine ne diffère guère sur ce chapitre. Dans la satire X de Juvénal, composée au début du II^e siècle, toute sexualité a abandonné le vieillard dont l'image est repoussante : « Quant à l'amour, il y a beau temps qu'il l'a oublié. Ne l'entreprenez pas sur cet article : ses sens débiles restent flaccides et toute une nuit de caresses ne leur rendrait pas leur vitalité. »

Durant le Moyen Âge, l'Église s'attache aussi à penser que l'âge affaiblit les passions, ce qui rend grandement coupables les vieillards concupiscentiels ou les femmes qui continuent à se maquiller pour dissimuler leur âge et séduire. Cette représentation a traversé les siècles. La vieillesse ne serait jamais le temps possible de la séduction ou de l'amour. Corneille dans Sertorius, en 1662, décrit les tourments d'un vieillard amoureux : « À mon âge, il sied si mal d'aimer/Que je le

19. S. de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard NRF, 1974, « Idées ».

20. G. Minois, *Histoire de la vieillesse, de l'Antiquité à la Renaissance*, op. cit. : 84.

cache même à qui m'a su charmer » et, à soixante-six ans, il confie : « L'amour en mes pareils n'est jamais excusable. » Reste la solution de l'amour platonique préconisée à la même époque par Saint-Évremond. Plus tard, Chateaubriand qui, à soixante-deux ans, vient de repousser les avances d'une jeune fille de seize ans, se lamente ainsi : « Si tu me dis que tu m'aimes comme un père, tu me feras horreur ; si tu prétends m'aimer comme un amant, je ne te croirai pas... » et conclut : « La vieillesse enlaidit jusqu'au bonheur ! »²¹

Cette image « rassurante » que la vieillesse apporterait la sérénité, le calme et la tranquillité du cœur, est « tout à fait fausse », affirme Simone de Beauvoir dans *Promenade au pays de la vieillesse*. « Dès qu'on fréquente un peu les vieillards, on se rend compte que toutes les passions de la jeunesse et de l'âge mûr sont là. Seulement c'est souvent sous une forme très tragique, parce que justement ces passions ils ne peuvent plus les assouvir. » Comme le déclarait Mme de Scudéry, les caresses d'une jeune fille sont meurtrières pour un vieillard !

Le thème de la concupiscence des vieux et des vieilles fut, tout au long des siècles, l'un des plus populaires, et l'incongruité entre l'amour physique et la laideur de la vieillesse apparaît comme un procédé comique éternel. La comédie grecque ne s'est pas privée de ridiculiser vieux libidineux ou vieille amoureuse. Mais au jeu de l'amour, les vieilles sont presque toujours perdantes, condamnées au mépris et à l'abandon. Si elles sont désavantagées par rapport à l'autre sexe, c'est qu'elles se fanent plus vite que les hommes, comme l'écrit déjà Aristophane dans *Lysistrata* : « Un homme, à son retour [de l'armée], fût-il chenu, a vite fait d'épouser une jeune fille. Mais la femme n'a qu'une courte saison ; si elle n'en profite, personne ne veut plus l'épouser ; et elle reste là à consulter l'avenir. » C'est une représentation bien actuelle, qu'exprime, à son tour, Simone Signoret : « Nous avons le même âge Montand et moi. S'il a vécu mon vieillissement à mes côtés, moi, j'ai vécu son mûrissement à ses côtés. C'est comme ça qu'on dit pour les hommes. Ils mûrissent : les mèches blanches s'appellent "des tempes argentées". Les rides les "burinent" alors qu'elles enlaidissent les femmes. »²² Le vieux beau peut encore séduire alors que la vieille femme est toujours ridicule dans un rôle de séductrice. Et si elle parvient à se faire épouser, ce ne peut être que pour son argent, sa renommée ou par pure folie. Ainsi Chaucer met-il en scène un jeune chevalier ayant épousé, suite à un serment, une vieille et qui se désespère de son acte insensé : « Rien ne pourra plus jamais bien aller : tu es vieille et abominablement laide. » Mais son épouse le rassure : « Tu dis que je suis vieille et plus dégoûtante que la vase d'un marais. Tu n'as donc pas à craindre d'être cocu. » La logique est imparable, mais la question « Vaut-il mieux une vieille épouse fidèle qu'une jeune infidèle ? » reste sans réponse. Certaines voix – peu nombreuses – se sont parfois élevées pour affirmer que, malgré leur âge, les femmes peuvent encore séduire puisque certaines sont toujours belles et aimées à soixante ans. Ainsi en est-il de Brantôme qui, songeant à Diane de Poitiers, rompt avec le discours dominant du XVI^e siècle.

21. In *Amour et vieillesse*, cité in J.-P. Bois, *Les vieux. De Montaigne aux premières retraites*, op. cit. : 290.

22. S. Signoret, *La nostalgie n'est plus ce qu'elle était*, Paris, Le Seuil, 1979 : 371.

Le remariage d'hommes âgés avec de toutes jeunes femmes a toujours été beaucoup plus fréquent que celui de femmes âgées avec de jeunes hommes. La mortalité importante des femmes en couches explique notamment ce phénomène qui a contribué à attiser les tensions au sein des familles. Les vieux apparaissent comme des rivaux redoutables et haïs des jeunes. Dans la littérature, ils sont présentés comme ridicules, impuissants, insultés par leur jeune femme. L'ampleur des écrits sur le thème traverse les époques. La pièce de Plaute, *Le marchand*, écrite deux siècles avant notre ère, qui met en scène un vieillard amoureux de la maîtresse de son fils, se termine par la promulgation d'une nouvelle loi : « Tout homme âgé de soixante ans, qu'il soit marié ou même, morbleu ! seulement célibataire, dont nous viendrions à savoir qu'il court les filles, nous le poursuivrons en vertu de ladite loi : nous déciderons qu'il n'est qu'un sot, et de plus, en tant qu'il dépend de nous, l'indigence atteindra le dissipateur. »

Dans l'un des contes de Chaucer, le vieux mari trompé est ridiculisé par sa jeune femme cupide. Celle-ci raconte à tous avec délectation les difficultés et essoufflements de son époux pour satisfaire ses appétits sexuels, dont elle-même ne retire aucun plaisir. Pourtant, le vieil homme continue à penser, avec force misogynie, que dans le mariage « la femme ne doit pas être vieille, certainement moins de vingt ans, et [doit être] réservée [...] le tendre veau est meilleur que la vache. Le commerce des vieilles femmes est [...] périlleux et plein de dangers [...] mais quand elles sont jeunes, un homme peut encore les contrôler de la voix et les guider si elles se relâchent... »

Au XVI^e siècle, plusieurs comédies traitent de ce thème. Dans l'une d'elle, l'épouse exprime ainsi son dégoût : « Il est à moitié malade. Toute la nuit il tousse comme une brebis pourrie. Jamais il ne dort ; à chaque instant il cherche à m'enlacer... Sûr qu'il a l'haleine plus puante qu'un tas de fumier. Il sent la mort de mille lieues et il a tant d'ordure au cul qu'il faut bien qu'elle lui sorte de l'autre côté. »²³ À cette époque et au siècle suivant, le sujet fait le tour de l'Europe. Même Machiavel ne dédaigne pas d'en composer une comédie.

Non seulement ridicule, le vieillard amoureux ou concupiscent est présenté comme grandement coupable dès l'Ancien Testament. La trop proche fréquentation des femmes lui est d'ailleurs néfaste. Salomon, fils de David, devenu vieux, se laissa éloigner de Yahvé sous l'influence de ses nombreuses épouses et maîtresses. Elles « détournèrent son cœur vers d'autres dieux » (1Rois, 11, 4). Il perdit, à cause d'elles, ce qui faisait sa renommée : son jugement.

La lubricité, dans le grand âge, est punie par Dieu. Ainsi en est-il des deux vieillards qui, ayant surpris Suzanne à son bain, furent attisés par « le désir qui les pressait de coucher avec elle » et, parce qu'elle avait su leur résister, n'hésitèrent pas à la faire condamner. Confondus de faux témoignage par « un jeune enfant, Daniel » sur lequel le « Seigneur » avait suscité l'« Esprit Saint », ils furent mis à mort (Deutéronome, 13). Et le Siracide (42, 8) rappelle qu'il

23. Ruzzante (1502-1542), *Le deuxième dialogue rustique*, cité in G. Minois, *Histoire de la vieillesse, de l'Antiquité à la Renaissance*, op. cit. : 343.

convient de « corriger [...] le vieillard décrépît qui discute avec des jeunes », car l'amour n'est plus de son âge.

Au Moyen Âge, pour les Pères de l'Église, les vieux qui se livrent à la débauche sont beaucoup plus fautifs que les jeunes. Saint Augustin fustige un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui, après avoir vécu vingt-cinq ans avec sa femme, s'acheta une actrice pour satisfaire sa passion : « Voici un homme vicieux, corrompu, adultère, impudique, qui s'applaudit de ses désordres, chez qui les glaces de la vieillesse n'ont pas éteint le feu des passions. »²⁴ Et, pour saint Bernard, même un veuf est coupable de s'être remarié « d'une manière aussi indécente que ridicule »²⁵.

Les écarts d'âge entre époux sont également condamnables du fait qu'ils font toujours le malheur d'un des conjoints. Christine de Pisan, mariée en 1380 à l'âge de quinze ans à un homme beaucoup plus âgé qu'elle et veuve à vingt-cinq ans, désapprouve ces unions sans harmonie : « Le sommet de la folie est pour une vieille femme d'épouser un jeune homme ! Peu après elle commence à déchanter ! et il est difficile de la plaindre, car elle est la cause de sa propre infortune. »²⁶ Quant à Gilles Bellemère, évêque d'Avignon de 1390 à 1407, il démontre dans un traité satirique très misogyne, *Les quinze joyces de mariage*, que c'est toujours l'homme la victime, qu'il soit jeune homme marié à une vieille ou vieux marié à une jeune femme, il sera toujours vieilli prématurément par les soucis que lui occasionnera son épouse.

Ainsi, quelle que soit l'époque considérée, le mariage – ou le remariage – des personnes âgées a le plus généralement été perçu négativement, et l'on a pu voir s'exprimer, d'une manière symétrique et concomitante, un déni de la sexualité des vieux que les plaisirs charnels auraient définitivement abandonnés, et une condamnation sans appel d'une sexualité « hors nature » qui chercherait encore à s'exprimer et ferait naître l'image tenace du « vieillard lubrique » et de la « vieille sorcière libidineuse ».

Place des vieux et attitudes à l'égard du grand âge

Parallèlement aux images qui s'imposaient dans l'imaginaire, se sont développées des attitudes contradictoires à l'égard du grand âge, oscillant entre respect et raillerie, haine et tendresse. La religion s'est attachée à prescrire la vénération envers les anciens et la piété filiale. « Tu honoreras ton père et ta mère » est l'un des commandements du Décalogue. Toutefois, dans la pensée chrétienne, respect ne signifie pas soumission à l'autorité des pères. Celle-ci doit s'effacer devant l'autorité divine qui réclame la désobéissance aux parents si elle se justifie pour suivre le Christ.

Lorsqu'on voit les textes de loi se multiplier pour insister sur l'obligation du respect aux anciens, c'est que cette attitude s'affaiblit, que les vieux perdent leur

24. Saint Augustin, *Œuvres complètes*, XVII, sermon 161, cité in *ibid.* : 178.

25. Saint Bernard, *Œuvres complètes*, I, lettre LXXVI, citée in *ibid.* : 235.

26. *Le Trésor de la Cité des Dames*, cité in *ibid.* : 305.

charisme divin. Ainsi, dans la Grèce antique à partir du VII^e siècle quand l'autorité du père de famille diminue, quand les conflits de génération favorisés par l'indépendance juridique des enfants s'exacerbent, le vieillard s'attire le mépris, les railleries et les mauvais traitements. La littérature reflète ce rejet : « Il est antipathique aux enfants et les femmes le méprisent » écrit Mimnerme de Colophon. On retrouve cette même insistante allusion au mépris dans la pensée hébraïque. « Ne méprise pas un homme parce qu'il est vieux » doit conseiller le Siracide (8,6).

La place importante tenue par les vieillards dans la société, l'autorité qui leur est conférée ne génèrent d'ailleurs pas toujours une image positive de la vieillesse et peuvent engendrer des attitudes de rejet et de haine. Sous la République romaine, le grand âge concentre entre ses mains tous les pouvoirs, au sein de la famille et de l'État : le *pater familias* est le chef absolu ayant droit de vie ou de mort sur les siens ; politiquement les sénateurs sont tout-puissants. Et cette situation rend les vieillards impopulaires et détestés des jeunes générations. Mais s'ils attisent la haine au temps de leur puissance, ils s'attirent le mépris au temps de leur déchéance. On le voit avec le passage de la République à l'Empire qui marque le déclin de la gérontocratie. La littérature donne alors une image pitoyable de la vieillesse qui exprime cette attitude négative à leur égard.

D'une façon générale, le pouvoir de l'âge résiste mal au développement du droit (face aux archives et aux textes de loi, que vaut la connaissance de la coutume, que vaut l'expérience ?), mais aussi au poids démographique que représentent les plus âgés. Au XIV^e siècle, la grande peste ayant curieusement créé un déséquilibre dans les classes d'âge au profit de la vieillesse, le vieillard va connaître des situations diverses. Transformé en mendiant, il se retrouve sans défense, en butte aux moqueries et aux insultes. Mais, dans le même temps, la désintégration partielle des ménages contribue à provoquer un regroupement des survivants où l'ancien retrouve sa position de patriarche à l'autorité et au savoir reconnus. Cet état de fait a toutefois pour conséquence d'attiser les conflits de générations.

À chaque époque, la position sociale des vieux sera déterminante dans l'attitude exercée à leur endroit. Le regard porté sur les riches ou sur les pauvres n'est pas le même. Ainsi au Moyen Âge, les monarchies et l'Église font confiance à l'âge et à l'expérience. On respecte les anciens et on prend conseil auprès d'eux. Mais dans le peuple, la situation des vieillards est beaucoup moins enviable. Au sein de sociétés paysannes fondées sur la force physique, on en vient à considérer les vieux, trop faibles pour participer aux travaux des champs, comme inutiles et coûteux quand la solidarité familiale s'effrite. C'est ainsi que dès le XI^e siècle, les progrès de la sécurité qui contribuent, de quelque façon, à distendre les liens familiaux, à relâcher l'autorité des pères et, dans certaines régions, à faire triompher la famille conjugale sur la famille patriarcale, ont pour conséquence le rejet des vieillards. Il n'est plus besoin désormais d'être regroupés et soudés pour affronter l'adversité. La littérature médiévale, à travers les fabliaux notamment, montre bien comment le père est à la merci du fils, comment il peut être chassé du domicile par ses enfants, pour s'en aller grossir le cortège des miséreux, réduits

à quémander l'aumône. Quant aux vieilles démunies et sans ressources, figure de la sorcière, elles sont rejetées, redoutées et méprisées.

Le contexte économique est particulièrement prépondérant quant à la place accordée au vieux et à l'attitude exercée à son égard. Des sociétés où domine la propriété mobilière lui seront plus favorables que celles où domine la propriété foncière. Être détenteur du patrimoine jusqu'à sa mort permet de conserver l'autorité. Mais se voir dans l'obligation de céder ses terres à ses enfants parce que l'on devient physiquement incapable de les exploiter, conduit à se mettre sous leur dépendance. Aussi, pour garantir ses vieux jours tout en préservant le patrimoine, on rédige fréquemment, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, des contrats notariés prévoyant clairement les pensions alimentaires, le bois de chauffage, le renouvellement des vêtements dus par ses enfants. Malgré ces mesures de prudence, les vieillards réduits à la solitude et à la pauvreté demeurent nombreux. Confondus avec la masse des indigents, ils perdent leur âge pour être identifiés à la misère. « Solitude, maladie, misère, la trilogie constitutive d'une confusion historique est en place » écrit Jean-Pierre Bois²⁷. Recueillis dans les premiers hôpitaux ou les foyers de charité, ils voisinent avec les enfants abandonnés, les estropiés, les contagieux, les filles perdues.

C'est avec la création de l'Hôtel des Invalides par Louis XIV qu'apparaît le premier hospice pour vieillards, destiné aux soldats. La reconnaissance de la vieillesse passe par l'uniforme. Des pensions d'invalidité, des pensions de retraite dans diverses administrations se mettent peu à peu en place au XVIII^e siècle. La vieillesse est moins abstraite, plus présente, plus digne, réhabilitée. La représentation de l'âge est à nouveau positive au siècle des Lumières. En rejetant les valeurs traditionnelles en même temps que la royauté, la religion et les corporations, la Révolution se cherche de nouveaux principes de partitions sociales. C'est la nature d'une part, et la famille, nouvelle base de la société, d'autre part, qui les lui fournissent. Les vieillards sont loués et honorés, la vieillesse redevient vertueuse, redevient sagesse. Des fêtes célèbrent avec solennité le grand âge. Mais trop artificielles parce que ne reposant pas sur un pouvoir réel des anciens, elles sont vite ennuyeuses, désuètes et disparaissent.

La révolution industrielle et le malthusianisme du XIX^e siècle font de la vieillesse un problème, que la société va s'attacher à résoudre avec une volonté permanente de progrès social. Les vieux détiennent un pouvoir administratif et politique réel. Mais au sein de la famille, les situations sont multiples selon le contexte régional, économique et social où vivent les individus. La vieillesse est plus que jamais multiforme, entourée ou abandonnée, aimée ou rejetée. Très présents dans le paysage social, les vieux apparaissent avec plus de réalisme dans les écrits. Des romanciers comme Zola ou Balzac mettent en scène des personnages misérables, rejetés et déçus, tandis que d'autres comme Victor Hugo exaltent le vieillard puis, plus tard, *L'art d'être grand-père*. Les grands-parents deviennent des modèles et retrouvent une dimension affective au sein des familles bourgeoises.

27. J.-P. Bois, *Histoire de la vieillesse*, op. cit. : 59.

L'ambivalence des attitudes à l'égard du grand âge – amour, haine, respect et mépris – répond, on le voit, à l'ambivalence des images et symboles qui reflètent la vieillesse tout au long de l'histoire. L'âge mérite-t-il le respect ? demeure une question d'actualité. Dans le rapport de la Commission des Communautés européennes, en 1993, il apparaît qu'« au sein de la communauté, pour le grand public, les jeunes n'admirent pas et ne respectent pas les personnes âgées »²⁸. L'admiration n'est effectivement pas l'attitude la plus fréquemment rencontrée mais, comme le montre une étude que nous avons effectuée auprès de quatre cents jeunes de la région parisienne²⁹, elle existe néanmoins pour ceux qui « ont eu une vie bien remplie », comme l'abbé Pierre ou le commandant Coustaud. Le respect pour le grand âge demeure, contrairement à ce qui est perçu par le public et énoncé dans le rapport de la Commission des Communautés européennes, une valeur reconnue par une majorité de jeunes : « Il faut les respecter parce qu'ils ont vécu » ou encore « parce que leur situation est douloureuse ». Mais la pitié est souvent exprimée, parfois le mépris : « Ils se croient tout permis parce qu'ils sont âgés... »

Comme par le passé, apparaît une différence entre ceux qui exercent des responsabilités politiques, ayant largement dépassé l'âge requis pour la retraite, et la majorité des plus âgés. Le vieil homme politique est accepté. Tout au long de l'histoire d'ailleurs, on s'est interrogé sur la place que pouvait occuper le vieillard au sein de la société et on a tenté d'apporter des réponses. Philosophes, écrivains, hommes d'Église, politiques lui ont ainsi assigné des devoirs.

Les devoirs du vieux

Entre prière et plaisir, entre suicide et voyage, entre activité et désengagement, tout a pu être envisagé pour les vieux.

Philosopher

Les philosophes de l'Antiquité, en analysant leur propre vieillissement, se posent la question du sens à donner à la vieillesse. Comment vivre au mieux ce dernier temps de la vie ? Nombreux sont ceux qui voient dans la philosophie une finalité pour le grand âge. Pour Épicure, comme pour Sénèque, la vieillesse doit se passer à méditer les philosophes, à étudier et travailler ainsi pour la postérité. Sénèque méprise ceux qui se lancent dans les affaires, qui « se préparent à vivre » alors qu'ils sont déjà vieux, et demande aux vieillards de renoncer aux plaisirs de la jeunesse.

L'exercice du pouvoir

Platon, de son côté, idéalise le vieillard. Délivré des passions par l'affaiblissement de ses sens, il ne doit pas regretter sa jeunesse mais s'adonner à la vertu et aux plaisirs de l'esprit. Dans *La République*, le philosophe fait l'éloge du pouvoir

28. *Les attitudes face au vieillissement. Principaux résultats d'une enquête de l'Eurobaromètre*, Commission des Communautés européennes, 1993.

29. B. Puijalon & J. Trincaz, *L'alliance des âges. Le changement de regard et la réciprocité au cœur de l'intergénération*, Les rencontres de la Fondation de France, 1994.

gérontocratique : les vieux doivent commander, rendre la justice, donner l'exemple aux jeunes. Plutarque développera une pensée similaire mais demande aux vieillards de ne pas manifester d'avidité dans l'exercice du pouvoir, de ne pas chercher à cumuler les charges.

La sagesse

Cicéron, reprenant Platon, fait lui aussi dans le *De Senectute* l'apologie de la vieillesse. Le vieillard, même s'il ne possède plus la force physique du jeune homme, doit savoir demeurer actif, laborieux, entreprendre des études nouvelles, enseigner, rester jeune dans son cœur. Les plaisirs doivent être pour lui ceux de l'esprit non des sens, et vivre à la campagne peut lui procurer la satisfaction de voir la nature à l'œuvre et lui permettre de se repaître de l'abondance des récoltes. Mais la belle vieillesse n'est pas donnée à tous. Une vie vertueuse peut y mener, et chacun a le devoir de lutter contre la vieillesse : prendre de l'exercice avec modération, avoir une alimentation saine, éviter les festins, le vin... Le vieillard doit tendre à la sagesse. Et il est souhaitable qu'il ne s'éteigne que lorsque son heure sera venue.

Le suicide

Très éloignés de ces images idéales de vieillards capables de prendre en main leur destin avec sérénité, beaucoup de philosophes, comme Pline le Jeune, voient dans le suicide un remède efficace à la vieillesse « qui apporte plus de tourments que de prestige ou de sagesse ». Socrate lui-même en mourant reconnaîtra que la mort vient le débarrasser des infirmités de la vieillesse.

La prière

À l'opposé des tenants de la gérontocratie, Aristote estime que la sagesse nécessite la pleine possession des moyens corporels et que le gouvernement doit être confié à des hommes jeunes et robustes. Le vieillard, dont il fait un portrait repoussoir, doit être confiné aux fonctions sacerdotales.

Dès les premiers siècles de notre ère, certains Pères de l'Église comme Jean Chrysostome, estimant d'ailleurs que l'âge affaiblit les passions, voient dans la vieillesse un moment tout à fait opportun pour purifier l'âme. Mais d'autres, tel saint Augustin, pensent que la lutte demeure difficile, que le vieillard, toujours assailli par le désir et la concupiscence, a le devoir de ne pas céder à la tentation, de ne pas se laisser entraîner vers le péché. Honte aux femmes qui cachent les atteintes de l'âge derrière le maquillage ! Elles feraient mieux de penser au moment tout proche de retrouver le Seigneur !

Le plus grand devoir du vieillard est celui de se préparer à la mort, de s'apprêter à comparaître « devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ » (saint Bernard). La retraite au couvent, pour la noblesse vieillissante, est déjà une entrée dans l'éternité. Seule, la prière donne un sens à la vieillesse. Au XVII^e siècle, la vieillesse va apparaître à nouveau comme le temps de la repentance, de la médi-

tation, de la préparation à l'au-delà. Il est conseillé au vieillard de se retirer du monde. Sa place est dans l'étude et la piété.

La folie, les plaisirs, les voyages

Le XVI^e siècle a une conception radicalement différente du rôle à déléguer aux vieux... Érasme, pour qui rien n'est plus détestable que la vieillesse, voit dans la folie un remède efficace pour ne pas souffrir des malheurs qu'occasionne le grand âge. Retomber dans l'enfance lui apparaît comme le destin le plus souhaitable pour le vieillard. Montaigne, rompant, lui aussi, avec la bigoterie du Moyen Âge, pense qu'il faut profiter au maximum de ce dernier temps de la vie non pour continuer à apprendre ou se lancer dans des entreprises diverses, mais pour s'amuser. Le vieillard doit se distraire l'esprit en assistant à des spectacles ou en voyageant dans des contrées lointaines, et il ne doit pas craindre de mourir durant son voyage, loin de chez lui, car la mort est plus facile à cheval que dans un lit entouré de ses amis.

Le rôle éducatif et familial

Au siècle des Lumières, on a souvent assigné au vieillard un rôle éducatif, pédagogique. Pour Voltaire comme pour Diderot, à l'âge, doivent être alliés la sagesse, l'expérience, la paix intérieure, le savoir et la capacité de le transmettre. C'est auprès de vieux sages que les jeunes peuvent apprendre. Et au XIX^e siècle, ce sont les grands-parents qui sont appelés à jouer un rôle auprès de leurs petits-enfants. On leur octroie ainsi une mission affective et familiale ou même parfois celle de guide spirituel ou politique.

Ni imiter ni gêner les jeunes

Durant la très longue période du Moyen Âge, on trouve une critique acerbe du vieillard qui veut vivre comme les jeunes. Il est inexcusable. Son devoir est de faire honneur à ses cheveux blancs que Dieu a mis sur son front « comme un diadème ». S'il veut être respecté pour son âge, qu'il mérite ce respect ! D'une façon générale, hommes d'Église ou écrivains recommandent aux vieillards d'adopter une attitude sage, digne et discrète, de ne pas sombrer dans le ridicule en riant fort, en dansant, en portant des vêtements trop extravagants réservés aux jeunes ou en s'adonnant à leurs passions qui deviennent alors des vices. À la fin du Moyen Âge, il est en outre demandé aux vieux d'être tolérants envers les jeunes, ne pas les haïr ou les calomnier, ce qui reflète assez clairement les conflits existant entre les générations.

Au XVII^e siècle, l'Irlandais Swift donne, en seize interdictions, des recommandations au vieillard pour qu'il ne devienne pas une gêne pour l'entourage : ne pas fréquenter les jeunes gens à moins qu'ils ne le désirent, ne pas rabâcher sans cesse la même histoire, ne pas trop parler... De la même façon, au XIX^e siècle, on édite des listes de devoirs et d'interdits pour le vieillard, tendant à le rendre « point encombrant » et à « mettre ses efforts à savoir vivre seul ».

Aujourd'hui encore, notamment depuis les années 60, divers écrits pour bien vivre sa vieillesse invitent les plus vieux au renoncement et à l'abnégation. Ainsi « les dix commandements de la vieillesse » dont il est fait mention dans la revue *Gérontologie*³⁰ où l'on peut lire notamment :

Parle le moins possible de tes douleurs et de tes troubles de santé. Dis-toi bien qu'ils n'intéressent personne...

Ne sois pas ou sois le moins possible une charge pour tes proches. Débrouille-toi pour n'avoir besoin de personne...

Apprends à apprécier, à aimer, à bien utiliser la solitude...

Le vieillard est acceptable s'il vit retiré, discret, invisible.

Ne peut-on pas dire que tous ces devoirs cumulés au cours des siècles se retrouvent conjugués de nos jours ? Philosophes, méditer, étudier, prier, se suicider, se retirer, voyager, ne pas imiter ou gêner les jeunes gens..., autant de recommandations certes bien différentes mais qui semblent toutes avoir pour objectif de mettre le vieux en marge, à l'écart des autres générations. À l'inverse, une place centrale a pu lui être accordée dans les domaines politique, éducatif ou moral. Au regard des devoirs qui lui sont édictés, l'ambivalence joue à plein à travers l'histoire. L'imaginaire social contemporain en est aujourd'hui profondément imprégné. Même les rôles politique ou éducatif – notamment dans les actions de bénévolat – semblent reconnus.

Mais ce qui est réclamé de surcroît au plus vieux à présent, c'est de conserver au maximum tous les attributs de la jeunesse, à savoir la beauté, la santé, la forme physique, même s'il lui est rappelé toujours qu'il est ridicule d'imiter les jeunes dans son apparence vestimentaire ou ses comportements. Ce qui lui est demandé surtout, c'est de ne pas manifester trop de déchéance physique, de ne pas être trop visible dans le paysage social si son corps ne correspond plus aux normes en vigueur. Pourtant, d'après le correspondant de l'hebdomadaire *The New Yorker*, Adam Gopnik, les Français sont encore bien éloignés des Américains quant à leur représentation de la vieillesse : « En France, il n'y a pas la même angoisse, et pas de goulag pour vieux comme la Floride. Paris est plein de gens âgés qui ont l'air vieux : ils sont voûtés, ils s'appuient sur une canne, mais ils dînent, ils déjeunent et prennent l'air en promenant leur chien comme tout le monde. Ils ne connaissent pas les humiliations infligées aux vieux aux États-Unis habillés comme des enfants de six ans, en shorts, T-shirts et baskets. »³¹

Ces propos soulèvent une interrogation. La négation de la vieillesse par la valorisation extrême de la jeunesse va-t-elle se renforcer comme aux États-Unis ou, au contraire, assiste-t-on déjà à une transformation de la représentation sociale, plus positive, plus favorable pour les vieux ? L'appréhension multiforme de la vieillesse, héritage de notre passé, est source de richesse pour alimenter l'imaginaire et laisse place à tous les possibles.

MOTS CLÉS : représentation sociale – vieillesse – histoire – vieux – vieilles.

30. A. Champigny, *Gérontologie* 72, 8 sept. 1972 : 36.

31. Cité dans *Le Monde*, 18 mars 1997.